

*En attendant Godot (1952)*

*Vladimir et Estragon s'entendent comme deux larrons : toujours prêts à se quereller, à s'entre-déchirer, mais cependant inséparables. Leur haine tient lieu d'amour et le bruit de leurs paroles, comme leur présence mutuelle, leur évite du moins de découvrir la véritable horreur de leur situation.*

VLADIMIR : On attend Godot.

ESTRAGON : C'est vrai. (*Un temps.*) Tu es sûr que c'est ici ?

VLADIMIR : Quoi ?

ESTRAGON : Qu'il faut attendre.

VLADIMIR : Il a dit devant l'arbre. (*Ils regardent l'arbre.*) Tu en vois d'autres ?

ESTRAGON : Qu'est-ce que c'est ?

VLADIMIR : On dirait un saule.

ESTRAGON : Où sont les feuilles ?

VLADIMIR : Il doit être mort.

ESTRAGON : Finis les pleurs.

VLADIMIR : A moins que ce ne soit pas la saison.

ESTRAGON : Ce ne serait pas plutôt un arbrisseau ?

VLADIMIR : Un arbuste.

ESTRAGON : Un arbrisseau.

VLADIMIR : Un — (*Il se reprend.*) Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Qu'on s'est trompé d'endroit ?

ESTRAGON : Il devrait être là.

VLADIMIR : Il n'a pas dit ferme qu'il viendrait.

ESTRAGON : Et s'il ne vient pas ?

VLADIMIR : Nous reviendrons demain.

ESTRAGON : Et puis après-demain.

VLADIMIR : Peut-être.

ESTRAGON : Et ainsi de suite.

VLADIMIR : C'est-à-dire...

ESTRAGON : Jusqu'à ce qu'il vienne.

VLADIMIR : Tu es impitoyable.

ESTRAGON : Nous sommes déjà venus hier.

VLADIMIR : Ah non, là tu te goures.

ESTRAGON : Qu'est-ce que nous avons fait hier ?

VLADIMIR : Ce que nous avons fait hier ?

ESTRAGON : Oui.

VLADIMIR : Ma foi... (*Se fâchant.*) Pour jeter le doute, à toi le pompon.

ESTRAGON : Pour moi, nous étions ici.

VLADIMIR (*regard circulaire*) : L'endroit te semble familier ?

ESTRAGON : Je ne dis pas ça.

VLADIMIR : Alors ?

ESTRAGON : Ça n'empêche pas.

VLADIMIR : Tout de même... cet arbre... (*se tournant vers le public*)... cette tourbière.

ESTRAGON : Tu es sûr que c'était ce soir ?

VLADIMIR : Quoi ?

ESTRAGON : Qu'il fallait attendre ?

VLADIMIR : Il a dit samedi. (*Un temps.*) Il me semble.

ESTRAGON : Après le turbin.

VLADIMIR : J'ai dû le noter. (*Il fouille dans ses poches, archibondées de saletés de toutes sortes.*)

ESTRAGON : Mais quel samedi ? Et sommes-nous samedi ? Ne serait-on pas plutôt dimanche ? Ou lundi ? Ou vendredi ?

VLADIMIR (*regardant avec affolement autour de lui, comme si la date était inscrite dans le paysage*) : Ce n'est pas possible.

ESTRAGON : Ou jeudi.

VLADIMIR : Comment faire ?

ESTRAGON : S'il s'est dérangé pour rien hier soir, tu penses bien qu'il ne viendra pas aujourd'hui.

VLADIMIR : Mais tu dis que nous sommes venus hier soir.

ESTRAGON : Je peux me tromper. (*Un temps.*) Taisons-nous un peu, tu veux ?



*La scène se passe « sur une route à la campagne, avec arbre ». Deux clochards, VLADIMIR et ESTRAGON conversent tant bien que mal, pour tuer le temps interminable, en attendant un certain GODOT avec qui ils ont, croient-ils, rendez-vous. Ils espèrent de lui monts et merveilles, mais tous les soirs GODOT leur fait dire qu'il viendra « sûrement demain ». On y a vu le symbole de l'existence absurde passée vainement dans l'attente de Dieu (en anglais God), mais Beckett a rejeté cette interprétation... Surviennent deux autres*

personnages : POZZO, sûr de lui, jouisseur, cruel, tient en laisse LUCKY, vieillard décharné et pliant sous le poids de ses bagages ; à coups de fouet, il le contraint à exécuter ses moindres caprices. Est-ce le symbole de l'esclave tyrannisé par son maître ? ou celui de l'homme asservi à la divinité (à deux reprises, Pozzo est confondu avec GODOT) ? Ces deux images de la condition humaine semblent se superposer quand les clochards, apitoyés, interrogent Pozzo sur son souffre-douleur.

Vladimir mime celui qui porte une lourde charge. Pozzo le regarde sans comprendre.

ESTRAGON (avec force) : Bagages ! (Il pointe son doigt vers Lucky.) Pourquoi ? Toujours veut-il pas ? (Un temps) Messieurs, je vais vous le dire.

VLADIMIR: Attention! tenir. (Il fait celui qui ploie, en baletant.) Jamais déposer. (Il ouvre les mains, se redresse avec soulagement.) Pourquoi ?

POZZO : J'y suis. Il fallait me le dire plus tôt. Pourquoi il ne se met pas à son aise. Essayons d'y voir clair. N'en a-t-il pas le droit ? Si. C'est donc qu'il ne veut pas ? Voilà qui est raisonné. Et pourquoi ne

POZZO : C'est pour m'impressionner, pour que je le garde.

ESTRAGON : Comment ?

POZZO : Je me suis peut-être mal exprimé. Il cherche à m'apitoyer, pour que je renonce à me séparer de lui. Non, ce n'est pas tout à fait ça.

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

POZZO : Il veut m'avoir, mais il ne m'aura pas.

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

POZZO : Il s'imagine qu'en le voyant bon porteur je serai tenté de l'employer à l'avenir dans cette capacité.

ESTRAGON : Vous n'en voulez plus ?

POZZO : En réalité, il porte comme un porc. Ce n'est pas son métier. à votre question. En avez-vous d'autres ?

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

POZZO : Il se figure qu'en le voyant infatigable je vais regretter ma décision. Tel est son misérable calcul. Comme si j'étais à court d'hommes de peine ! (Tous trois regardent Lucky.) Atlas, fils de Jupiter ! (Silence) Et voilà. Je pense avoir répondu

POZZO : Remarquez que j'aurais pu être à sa place et lui à la mienne. Si le hasard ne s'y était pas opposé. A chacun son dû.

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

POZZO : Vous dites ?

VLADIMIR : Vous voulez vous en débarrasser ?

POZZO : En effet. Mais au lieu de le chasser, comme j'aurais pu, je veux dire au lieu de le mettre tout simplement à la porte, à coups de pied dans le cul, je l'emmène, telle est ma bonté, au marché de Saint-Sauveur, où je compte bien en tirer quelque chose. A vrai dire, chasser de tels êtres, ce n'est pas possible. Pour bien faire, il faudrait les tuer. (Lucky pleure.)

ESTRAGON : Il pleure.

POZZO : Les vieux chiens ont plus de dignité. (Il tend son mouchoir à Estragon.) Consollez-le, puisque vous le plaignez. (Estragon hésite.) Prenez. (Estragon prend le mouchoir.) Essuyez-lui les yeux. Comme ça il se sentira moins abandonné. (Estragon hésite toujours.)

VLADIMIR : Donne, je le ferai, moi. Estragon ne veut pas donner le mouchoir. Gestes d'enfant.

POZZO : Dépêchez-vous. Bientôt il ne pleurera plus. (Estragon s'approche de Lucky et se met en posture de lui essuyer les yeux. Lucky lui décoche un violent coup de pied dans les tibias. Estragon lâche le mouchoir, se jette en arrière, fait le tour du plateau en boitant et en burlant de douleur.) Mouchoir. (Lucky dépose valise et panier, ramasse le mouchoir, avance, le donne à Pozzo, recule, reprend valise et panier.)

ESTRAGON : Le salaud ! La vache ! (Il relève son pantalon.) Il m'a estropié !

En attendant Godot, Acte I, Paris, Minuit, 1952.

« Pour que le temps leur semble moins long », Pozzo s'efforce de distraire les deux clochards, leur parle « de choses et d'autres », leur « explique le crépuscule » en termes lyriques, et finit par faire danser devant eux puis « penser à haute voix » le malheureux LUCKY, qui débite un discours incohérent. Restés seuls sur la route, VLADIMIR et ESTRAGON retombent dans l'ennui : ils se pendraient à l'arbre s'ils avaient une corde.

**« Nous attendons. Nous nous ennuyons... »**

A l'acte II, le lendemain, VLADIMIR et ESTRAGON, qui s'étaient séparés, se retrouvent au même endroit, heureux de bavarder encore pour « se donner l'impression d'exister »... en attendant Godot. Voici de nouveau LUCKY, chargé comme au premier acte, et avec lui Pozzo devenu aveugle. Les deux hommes trébuchent et restent étendus au milieu des bagages. Pozzo appelle au secours. VLADIMIR et ESTRAGON vont s'interroger sur l'opportunité de le secourir. La résonance pascalienne de ce dialogue sur le sens de l'activité humaine ne semble pas douteuse. Si les deux clochards se proposent d'intervenir, c'est moins par humanité que par divertissement : « Nous commençons à flancher. Voilà notre fin de soirée assurée », avaient-ils déclaré en revoyant l'éternel attelage de LUCKY et de Pozzo.

VLADIMIR : Ne perdons pas notre temps en vains discours. (Un temps. Avec véhémence.) Faisons quelque chose pendant que l'occasion se présente ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a besoin de nous. Non pas à vrai dire qu'on ait précisément besoin de nous. D'autres feraient aussi bien l'affaire, sinon mieux. L'appel que nous venons d'entendre, c'est plutôt à l'humanité tout entière qu'il s'adresse. Mais à cet endroit, en ce moment, l'humanité, c'est nous, que ça nous plaise ou non. Profitons-en, avant qu'il soit trop tard. Représentons dignement pour une fois l'engeance où le malheur nous a fourrés. Qu'en dis-tu ? (Estragon n'en dit rien.) Il est vrai qu'en pesant, les bras croisés, le pour et le contre, nous faisons également honneur à notre condition. Le tigre se précipite au secours de ses congénères sans la moindre réflexion. Ou bien il se sauve au plus profond des taillis. Mais la question n'est pas là. Que faisons-nous ici, voilà ce qu'il faut se demander. Nous avons la chance de le savoir. Oui, dans cette immense confusion, une seule chose est claire : nous attendons que Godot vienne.

ESTRAGON : C'est vrai.

VLADIMIR : Ou que la nuit tombe. (*Un temps.*) Nous sommes au rendez-vous, un point c'est tout. Nous ne sommes pas des saints, mais nous sommes au rendez-vous. Combien de gens peuvent en dire autant ?

ESTRAGON : Des masses.

VLADIMIR : Tu crois ?

ESTRAGON : Je ne sais pas.

VLADIMIR : C'est possible. [...] Ce qui est certain, c'est que le temps est long, dans ces conditions, et nous pousse à le meubler d'agissements qui, comment dire, qui peuvent à première vue paraître raisonnables, mais dont nous avons l'habitude. Tu me diras que c'est pour empêcher notre raison de sombrer. C'est une affaire entendue. Mais n'erre-t-elle pas déjà dans la nuit permanente des grands fonds, c'est ce que je me demande parfois. Tu suis mon raisonnement ?

ESTRAGON : Nous naissons tous fous. Quelques-uns le demeurent. [...]

VLADIMIR : Nous attendons. Nous nous ennuyons. (*Il lève la main.*) Non, ne proteste pas, nous nous ennuyons ferme, c'est incontestable. Bon. Une diversion se présente et que faisons-nous ? Nous la laissons pourrir. Allons, au travail. (*Il avance vers Pozzo, s'arrête.*) Dans un instant, tout se dissipera, nous serons à nouveau seuls, au milieu des solitudes.

*En attendant Godot*, Acte I, Paris, Minuit, 1952.

*Après le départ de Pozzo et de son porteur, VLADIMIR et ESTRAGON seront rendus à leur solitude. Un GARÇON leur annonce, une fois de plus, que M. GODOT viendra « sûrement » le lendemain. Ils parlent encore de se pendre, mais la corde casse. Ils décident enfin de partir : « Alors, on y va ? — Allons-y » ; mais, dernière indication scénique, « ils ne bougent pas ».*

\* \* \*

*En attendant Godot* a été créé le 5 janvier 1953, à Paris, au Théâtre Babylone, dirigé par Jean-Marie Serreau, dans une mise en scène de Roger Blin, avec la distribution suivante : Estragon (Pierre Latour), Vladimir (Lucien Raimbourg), Lucky (Jean Martin), Pozzo (Roger Blin), un jeune garçon (Serge Lecointe).



« Vous me demandez mes idées sur *En attendant Godot*, dont vous me faites l'honneur de donner des extraits au Club d'essai, et en même temps mes idées sur le théâtre.

Je n'ai pas d'idées sur le théâtre. Je n'y connais rien. Je n'y vais pas. C'est admissible.

Ce qui l'est sans doute moins, c'est d'abord, dans ces conditions, d'écrire une pièce, et ensuite, l'ayant fait, de ne pas avoir d'idées sur elle non plus.

C'est malheureusement mon cas.

Il n'est pas donné à tous de pouvoir passer du monde qui s'ouvre sous la page à celui des profits et pertes, et retour, imperturbable, comme entre le turbin et le Café du Commerce.

Je ne sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention.

Je ne sais pas dans quel esprit je l'ai écrite.

Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qui leur arrive. De leur aspect j'ai dû indiquer le peu que j'ai pu entrevoir. Les chapeaux melon par exemple.

Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent.

Les deux autres qui passent vers la fin de chacun des deux actes, ça doit être pour rompre la monotonie.

Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serais contenté de moins.

Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt. Mais ce doit être possible.

Je n'y suis plus et je n'y serai plus jamais. Estragon, Vladimir, Pozzo, Lucky, leur temps et leur espace, je n'ai pu les connaître un peu que très loin du besoin de comprendre. Ils vous doivent des comptes peut-être. Qu'ils se débrouillent. Sans moi. Eux et moi nous sommes quittes.

Samuel Beckett, *Lettre à Michel Polac*, janvier 1952.